

1756

Preface to Halifax, Avis d'un Père à sa Fille

Marie-Geneviève-Charlotte Thiroux d'Arconville

Follow this and additional works at: http://scholarworks.umass.edu/french_translators

Thiroux d'Arconville, Marie-Geneviève-Charlotte, "Preface to Halifax, Avis d'un Père à sa Fille" (1756). *French Translators, 1600-1800: An Online Anthology of Prefaces and Criticism*. Paper 94.
http://scholarworks.umass.edu/french_translators/94

This Article is brought to you for free and open access by the Comparative Literature Program at ScholarWorks@UMass Amherst. It has been accepted for inclusion in French Translators, 1600-1800: An Online Anthology of Prefaces and Criticism by an authorized administrator of ScholarWorks@UMass Amherst. For more information, please contact scholarworks@library.umass.edu.

[Marie-Genviève-Charlotte Thiroux d'Arconville, trans.] Avis d'un Père à sa Fille. Par M. le marquis d'Hallifax. Traduit de l'anglois. A Londres, M.DCC.XVI.

BNF microfiche R-24124

//i// Epître à ma nièce. [texte entier]

La tendresse que j'ai pour vous, ma chere Niece, vous fait tenir dans mon coeur la place de ma Fille. Si vos succès me flattent, vos périls m'allarment encore davantage: votre jeunesse, vos graces, votre beauté, tout conspire à l'envi à augmenter //ii// mes craintes. Née avec le plus heureux naturel, vous n'en êtes que plus près du danger; je frémis de vous voir exposée aux mauvais exemples, & sur-tout aux pernicioeux conseils de ces femmes dangereuses, qui non contentes de s'être perdues elles-mêmes, voudroient encore perdre les autres, & croyent diminuer de leur honte, en étendant l'empire du vice. C'est pour vous préserver de la contagion, & surtout de la séduction, ma chere Enfant, que j'ai entrepris de //iii// traduire ce petit ouvrage; il m'a paru propre à vous donner les moyens de vous faire estimer dans le monde, & de vous y rendre heureuse: deux avantages qui se séparent rarement. Je vous l'offre comme un gage de mon amitié, je me flatte que vous le recevrez avec le même sentiment. La seule récompense que je desire, c'est que vous imitez un modèle que la nature bienfaisante a déjà formé en vous, & dont vous ne vous éloignerez jamais sans lui faire violence. La vertu habite au //iv// fond du coeur de tous les hommes: il est rare qu'ils naissent vicieux; mais ils sont presque tous foibles. Les passions les corrompent aisément: fuyez-les, ma chere Niece, la fuite seule peut vous en garantir; & retenez bien pour maxime, qu'il n'est plus temps de combattre lorsqu'on est déjà vaincu.

//v// Avertissement.

Traduire un ouvrage d'un genre aussi rebatu que celui que je donne aujourd'hui au Public, paroîtra peut-être à bien des gens une occupation aussi frivole qu'inutile. On pensera que j'ai perdu mon temps, & qu'on le perdrait encore davantage en se donnant la peine de le lire: je ne sais si l'on aura raison. Cependant sans vouloir m'ériger en censeur des goûts & //vi// des façons de penser, je crois pouvoir avancer, que les regles qu'on doit suivre pour vivre heureux dans le monde, sans reproche de la part des autres, ni de soi-même, sont des objets si intéressants, qu'on ne sauroit trop multiplier les moyens qui peuvent y conduire.

Je sais que tous les livres de morale qui ont paru dans tous les siècles & dans toutes les langues, n'ont pas jusqu'à présent réformé le genre humain, & que les hommes n'en sont pas meilleurs: //vii// mais si ces ouvrages n'ont pas été capables de les rendre plus vertueux, ils ont du moins contribué à leur faire respecter la vertu. Quand les Philosophes qui ont travaillé sur cette importante matiere, n'en auroient point retiré d'autres avantages; ne seroient-ils pas plus que récompensés d'avoir fait renaître dans le coeur de leurs concitoyens cet amour du bien que la nature y avoit formé, mais que la corruption des moeurs avoit presque étouffé dès sa naissance? //viii// C'est beaucoup que d'estimer ce qu'on devoit faire, quoiqu'on n'aye pas encore le courage d'exécuter ce qu'on approuve. Lorsque ce sentiment est profondément gravé dans l'ame, & que l'âge a amorti le feu des passions, après n'avoir aimé la sagesse qu'en spéculation, on parvient enfin à la pratiquer.

L'éducation, ce bien si précieux qui devoit être pour les enfants une école de

vertu & de sagesse, l'est souvent du vice, par l'incapacité ou le mauvais exemple //ix// de ceux qui en sont chargés. Si elle est défectueuse en général, on ne sauroit disconvenir qu'elle ne le soit infiniment davantage pour les femmes. Elles sont communément élevées par des personnes consacrées à Dieu, ou par des femmes du peuple, (car il est rare que les mères s'en donnent la peine.) Les unes ne sauroient leur donner des idées justes des vrais dangers du monde, ni des moyens de les éviter, parce qu'elles ignorent également l'un & l'autre; les //x// autres ont les mœurs trop grossières, & l'esprit trop rampant pour donner des leçons utiles sur des choses qui exigent des sentimens élevés & le tact fin. Tous les principes de conduite qu'on donne aux filles se réduisent à leur prescrire de n'avoir jamais d'attachement que pour leur mari (sentiment qui ne dépend point d'elles). On leur répète sans cesse qu'elles ne sauroient faire un meilleur usage de leur esprit, que de l'employer à dissimuler leurs goûts, leurs //xi// desirs & leurs aversions, pour parvenir plus sûrement à gouverner ceux qui les environnent. Cette conduite basse, & qui dégrade l'humanité, fait cependant la principale occupation des femmes, grâce [sic] aux soins de celles qui les élèvent. Il est rare qu'elles échappent à ce poison qu'on fait couler dans leurs veines presque en même temps que le lait de leurs nourrices. Cette habitude qu'elles contractent dès l'enfance, de cacher leurs véritables sentimens //xii// presque en toute occasion, fait que la plus grande partie de leur vie n'est qu'un tissu de fausseté continuelle.

Si quelque chose peut remédier à une éducation si pernicieuse, & dont les suites sont presque toujours si funestes, c'est sur-tout la lecture des bons livres, & particulièrement de ceux qui traitent de la conduite qu'une femme doit tenir dans le monde, pour se rendre vraiment estimable aux yeux des autres comme aux siens. J'ai donc cru que je ne pouvois mieux //xiii// employer mes heures de loisir, qu'à faire passer dans ma langue les préceptes sensés & respectables que Milord Hallifax donne à sa fille. Tout y respire la vertu & l'amour du bien; il a mis la prudence à la place de la dissimulation, & le courage & la raison à la place du goût factice qu'on veut en vain inspirer.

Je ne ferai point d'autre éloge de cet ouvrage; je laisse à ceux qui le liront à en juger: d'ailleurs un Traducteur est toujours trop suspect, pour que sa décision //xiv// puisse être de quelque poids auprès de ses lecteurs. Je dirai seulement que ne me suis cru obligé [sic; no feminine endings] de changer & même de supprimer quelquefois certains endroits de mon original; les uns, parce qu'ils étoient tellement contraires à nos mœurs, qu'ils auroient paru choquants; & les autres, parce que les expressions dont se sert l'Auteur, ne pouvoient passer dans notre langue, sans devenir tout-à-fait ridicules. Si ceux de mes lecteurs qui savent l'Anglois, veulent se donner la peine //xv// de lire cet ouvrage dans l'original, je me flatte qu'ils approuveront mes changements & mes omissions. Excepté les passages dont je viens de parler, j'ai tâché de rendre ma traduction la plus littérale qu'il m'a été possible.

Nous savons très-peu de chose de l'histoire de Milord Hallifax. [...]

[asserts solidity of H's character and respect for religion; notes that he was reproached for changing political allegiances. "Ces reproches ne sont pas absolument sans fondement" she tells us]

//xix// . . . mais ne doit-on pas excuser Milord Hallifax d'avoir paru varier si souvent? Né dans un temps de //xx// troubles où son pays avoit été en proie aux plus étranges

révolutions, entouré de factions composées de gens qui ne cherchoient qu'à se détruire & à renverser tout ce qui s'opposoit à leur ambition, il étoit bien difficile qu'il pût se maintenir sans s'attirer beaucoup d'ennemis. L'intérêt de sa famille, celui de la conservation de ses biens exigeoient peut-être qu'il se prêtât aux circonstances, & qu'il parût même quelquefois abandonner le parti que quelque temps //xxi// auparavant il avoit soutenu avec le plus de chaleur.

[d'Arconville goes on to question the motives of her source for the biographical information, Burnet, himself led by "l'esprit de parti" (xxi). Remainder of her introduction summarizes other events of Halifax's political career. In conclusion (xxviii), she observes that even the most eminent positions leave "moments vuides" in one's time that most people fill with trivia ("se livrant aux goûts les plus futiles"): "Le sage seul sait les mettre à profit, il perfectionne son ame, il s'instruit, il instruit les autres."